

Des études au sommet...

Internats privés suisses :

Malgré leurs prix souvent très élevés, les internats privés suisses continuent à attirer une multitude d'enfants des quatre coins du monde. Dans leur sillon, tous les établissements d'enseignement du pays jouent, face à l'étranger, la carte de l'excellence. **Carline Taymans**

Nous sommes sur les hauteurs de Montreux, face à l'immensité des Alpes françaises et du lac Léman. Sur le flanc de la montagne naissante s'est érigé, en quelque 50 ans, un étrange microcosme : une école d'hôtellerie, «nickel» à plus d'un titre, échafaudée sur huit niveaux de rocs et dotée de cinq restaurants, d'une salle de sports comme il en existe peu et décors hôteliers plus vrais que nature. Dans ce cocon de béton, des centaines de garçons et filles d'une vingtaine d'années évoluent en costume-cravate ou tailleur élégant à longueur de journée et apprentissage, en anglais surtout, et des années durant, à servir, tout simplement.

C'est l'Institut de Hautes Etudes Glion, réputé pour son excellence dans le monde de l'hôtellerie. Les fils de diplomates, filles d'industriels, enfants prodiges d'économies naissantes, ou héritiers d'éducatrices dépassées qui le fréquentent se donnent quatre ans, soit cinq semestres de cours académiques entrecoupés de deux stages de six mois, pour apprendre les dessous et dessous de la gestion hôtelière. Quatre années de discipline stricte et d'internat démodé. Quatre ans d'écolage pour acquérir une classe et une humilité enviables. Quatre tranches de vie facturées chacune à minimum 25.000 euros.

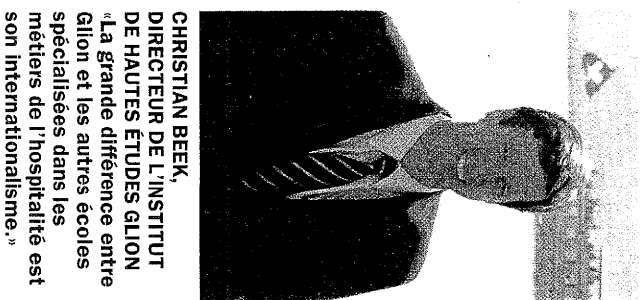
Règles de bienséance

«Nous leur offrons une formation académique, un écolage, un logement et la pension complète», se défend le Belge Christian Beek, qui a repris la direction du collège en 2007, après un début de carrière internationale dans l'hôtellerie, son propre diplôme «glionnais» en poche. N'empêche. Il reconnait que tous ses étudiants proviennent de «familles aisées», à part quelques bourgeois étrangers ou suisses bénéficiant d'une aide de leurs gouvernements. Parce qu'il est passé par là, il leur impose à tous, au-delà d'un code vestimentaire impeccable et d'exigences de résultats académiques, de se retoucher les manches dès leur arrivée. «A l'origine, il s'agissait d'une école hôtelière, raconte-t-il. Avec le temps, la formation a été élargie à toutes les branches de l'hospitalité, au niveau management. Nous insistons pour que nos diplômés ne deviennent pas directement gérants d'hôtels, mais qu'ils commencent au bas de l'échelle. Le danger des formations académiques est de rendre les diplômés arrogants. Notre réputation se base sur leur capacité à travailler.» Au point que l'école a créé récemment une qualification *post graduate* par laquelle des juristes, économistes ou autres universitaires viennent donner une nouvelle orientation à leur carrière naissante.

Distinction à la belge

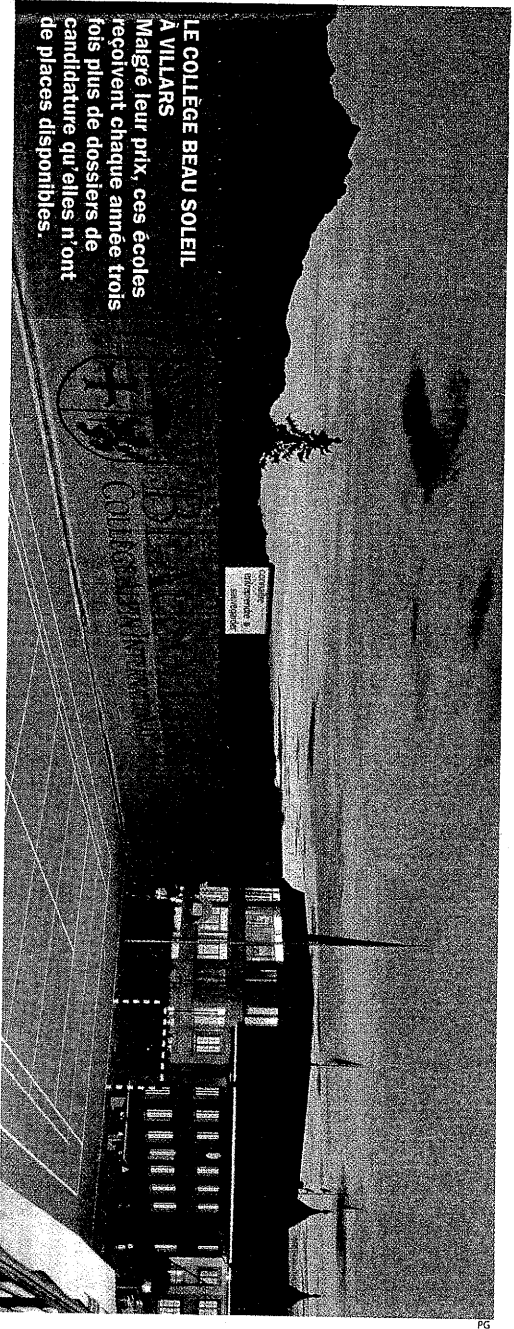
Une classe indéniable, un sourire avenant et une dose d'humour à la belge qui respire l'humilité. Christian Beek, fils de bonne famille anversoise, est revenu vers l'école d'hôtellerie qui l'a formé... pour la diriger. «Une école me semblait être une belle entreprise», justifie-t-il. Il avait alors 50 ans et avait travaillé jusque-là pour la chaîne hôtelière Intercontinental, à Athènes, Londres, et Amsterdam. Comme ses enfants fréquentent l'école internationale amstellodamoise, il y a rejoint le comité de direction à ses heures creuses et s'est hissé, de fil en aiguille, à la position de président. C'est à ce

moment que l'envie d'avoir son mot à dire dans la gestion d'un établissement scolaire a commencé à le démancher. «Quand le poste s'est libéré à Glion, ça a fait clic», déclare-t-il dans un large sourire. Aujourd'hui, il partage sa vie entre la Belgique où est restée son épouse, l'Ecosse où étudient ses enfants et la Suisse où il gère deux campus conjoints avec un flegme fascinant. «La grande différence entre Glion et les autres écoles spécialisées dans les métiers de l'hospitalité est son internationalisme, insiste-t-il. Cela change la dynamique.» En quelques années, il a accentué la transformation de cette



CHRISTIAN BEEK, DIRECTEUR DE L'INSTITUT DE HAUTES ETUDES GLION
«La grande différence entre Glion et les autres écoles spécialisées dans les métiers de l'hospitalité est son internationalisme.»

'excellence à tout prix



**LE COLLÈGE BEAU SOLEIL
A VILLARS**
Malgré leur prix, ces écoles
reçoivent chaque année trois
fois plus de dossiers de
candidature qu'elles n'ont
de places disponibles.

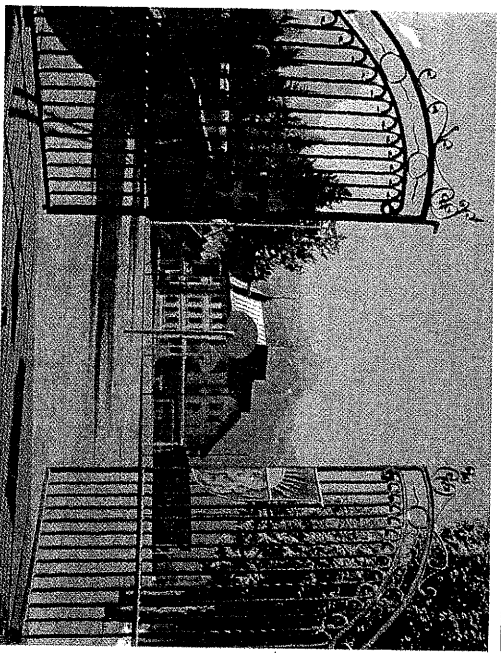
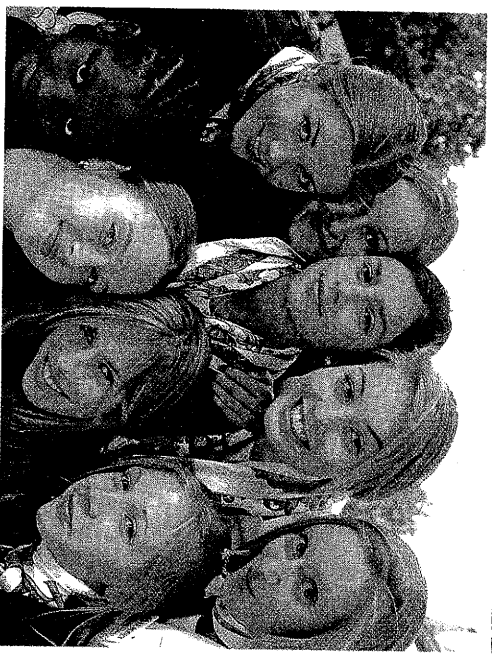
Dans les restaurants de l'hôtel, ces étudiants de tous niveaux se servent l'un l'autre, à tour de rôle, sous la surveillance de leurs professeurs qui leur répètent inlassablement les règles de la bienséance.

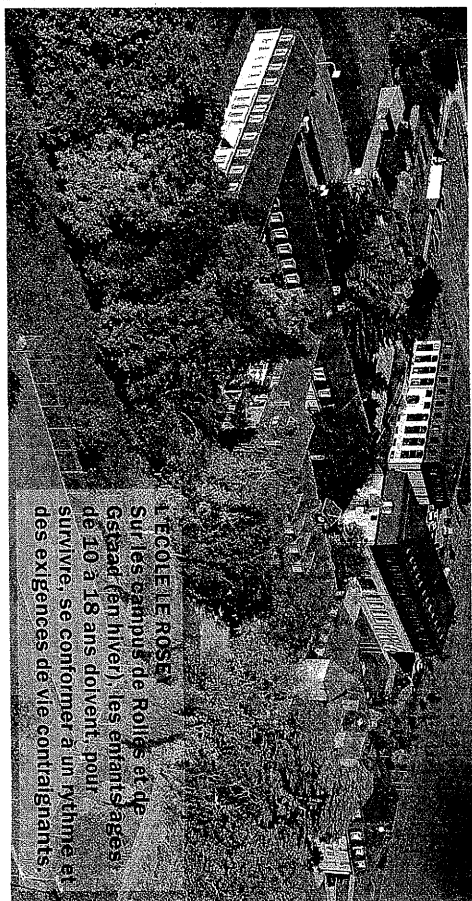
Dès leur première semaine de cours, ils entament impérativement leur recherche d'un stage initial, avec les aménagements de C.V. et la préparation de démarches administratives qu'un tel objectif suppose, même si le soutien du comité des stages de l'Institut — «selon le principe de l'échafaudage», indique Christian Beek — leur est offert gracieusement. Dans les chambres doubles qui leur sont attribuées, ils se démenent du mieux qu'ils peuvent pour établir une relation courtoise avec le ressortissant d'une des 86 nationalités représentées dans l'école qui leur a été désigné comme colocataire. Et dans les cours pratiques, ils se soumettent à un travail manuel, en équipes et sous intense pression.

Au bout du parcours, les résultats clouent le bec à la concurrence : 65 % de réussite aux examens, et 95 % de diplômés engagés par les grandes chaînes hôtelières internationales, les jour-opérateurs du monde entier, voire, jusqu'à récemment, les grandes institutions bancaires, dès le jour de la remise des certificats. Lesquels se nomment désormais *bachelors* ou *masters*, grâce à l'accréditation de l'instance américaine NEASC (New England Association of Schools & Colleges). «Le défi des écoles privées suisses se situe au niveau de la reconnaissance des diplômes. Comme elles ne sont pas reconnues par le gouvernement, elles sont obligées d'aller chercher une accréditation ailleurs.» Et leurs moyens financiers, auprès de la population scolaire même.

Des écoles plébiscitées

Le même principe régit certaines écoles secondaires. Situées dans des coins de Suisse difficilement accessibles ou déserts, elles offrent un niveau de sécurité apte à convaincre les parents, qu'ils soient stars du show-business, princes ou simplement ►





L'ÉCOLE LE ROSEY
Sur les campus de Rolles et de Gstaad (en hiver), les enfants âgés de 10 à 18 ans doivent, pour survivre, se conformer à un rythme et des exigences de vie contraignants

des plus fortunés, mais elles se targuent surtout d'offrir à leurs enfants des formations académiques solides, couronnées par un baccalauréat français ou international, même si la qualification suisse, appelée «maturité», y constitue de plus en plus une option.

Du jour où ils mettent un pied dans des collèges tels que Le Beau Soleil (à Villars) ou Le Rosey (à Rolles au printemps et en automne, et à Gstaad en hiver), les enfants âgés de 10 à 18 ans doivent, pour survivre, se conformer à un rythme et des exigences de vie contraignants, certes, mais également éblouissants sous d'autres points de vue : cours en classes réduites d'une dizaine d'élèves maximum, 10 heures de sport par semaine au moins — dont trois jours entiers de ski, en saison, participation obligatoire à des activités artistiques avec passages incontournables sur une scène, repas équilibrés à heures régulières en présence de professeurs, trois heures d'étude dirigée, excursions ou même expéditions le week-end, soutien linguistique dans les langues d'enseignement (français ou anglais) et appren-

tissage de langues étrangères ou approfondissement de la langue maternelle.

Pour garder un maigre contact avec la réalité, les jeunes se voient forcés de prendre leur repas avec le personnel de cuisine une semaine par trimestre et de servir, par la même occasion, leurs coreligionnaires à table, ou de prendre leur lessive en charge, tout en assurant l'ordre partait de leur coin de chambre à coucher. Quant à l'ouverture sur les problèmes du monde, elle est assurée par l'élaboration de projets humanitaires (quoique entrobés d'un esprit néocolonialiste) aux quatre coins du monde, avec visites épisodiques sur place. Le tout, bien entendu, aux frais des parents qui, après avoir payé le minerval de plus de 50.000 euros par année scolaire, n'en sont plus à cela. D'autant que les équipes d'enseignants, infirmiers, et accompagnateurs les remplacent dans toutes leurs responsabilités, de l'organisation de visites chez le dentiste aux paroles rassurantes en cas de cauchemar la nuit. «Mes parents me manquent, bien sûr, explique une éblouissante

Un recteur flamand à Fribourg

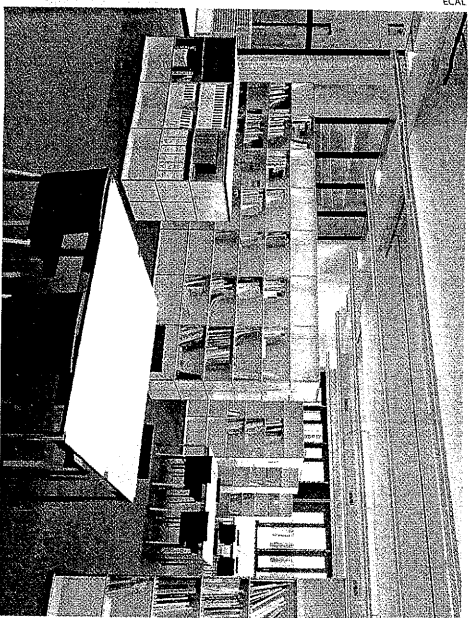
Quand Monsieur le recteur de l'université de Fribourg entre dans une pièce, l'ambiance subit un soufuffle tranquillisant. Est-ce sa longue silhouette de Jésusite ? Sa sagesse, visible ? Son titre, éminemment respecté ? Belge de naissance, théologien de formation, Guido Vergauwen dit maintenant «chez nous» quand il parle de la Suisse, où il est installé depuis 1968. «On se sent facilement chez soi, en Suisse, souligne-t-il, parce qu'il s'agit d'un petit pays aux structures assez transparentes. Cependant, je ne suis pas le premier Belge de Fribourg. Au 19^e siècle, déjà, l'UNI avait adopté

une orientation internationale.» Aujourd'hui, cependant, la législation sur l'étranger en Suisse rend le processus plus difficile. «L'échange avec les étudiants de l'Union européenne est libre, précise-t-il, au contraire de celui de jeunes issus d'autres pays, à qui il est demandé des garanties financières et la promesse de retourner au pays à la fin de la formation. Les doctorants trouvent une voie plus aisée, parce qu'ils apportent généralement un projet et des lettres de recommandation. Les professeurs, eux, sont accueillis à bras ouverts.»

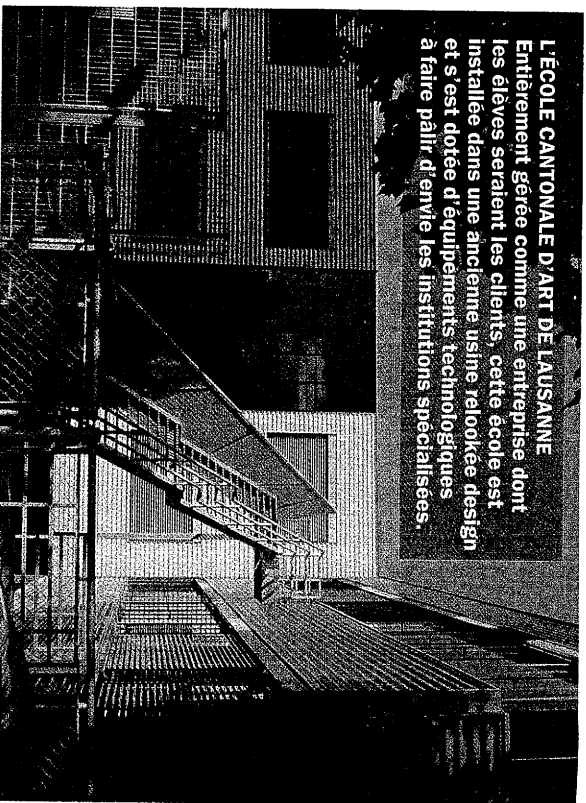
Invité régulièrement dans les universités belges, pour participer à des jurys ou rencontres interuniversitaires, il jette sur son pays d'origine un regard à la fois tendre et critique. «J'ai découvert avec surprise la concurrence que se mènent les universités et les grandes écoles, puisqu'elles mènent aux mêmes diplômes», déclare-t-il par exemple. Ou, plus coquin, dans un rictus entendu : «Comme la Belgique cherche encore son fédéralisme, il peut être intéressant pour des jeunes de venir voir la manière dont la Suisse s'en sort depuis Guillaume Tell.»



GUIDO VERGAUWEN, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG
«Comme la Belgique cherche encore son fédéralisme, il peut être intéressant pour des jeunes de venir voir la manière dont la Suisse s'en sort depuis Guillaume Tell.»



L'ÉCOLE CANTONALE D'ART DE LAUSANNE
Entièrement gérée comme une entreprise dont les élèves seraient les clients, cette école est installée dans une ancienne usine relookée design et s'est dotée d'équipements technologiques à faire pâlir d'envie les institutions spécialisées.



adolescente belge inscrite à Beau Soleil, mais, même à la maison, j'ai depuis longtemps l'habitude de ne pas passer 24h/24 avec eux.» Voyages d'affaires répétés, horaires de travail fous, vie sociale intense, impossibilité matérielle d'assurer le suivi scolaire, voire séparations conjugales douloureuses, sont quelques-uns des arguments, reconnaissent les directeurs d'internats suisses, qui pèsent lourdement dans la décision de ces familles fortunées d'opter pour ce type d'enseignement à temps plein.

Le résultat vaut cependant son pesant d'or : à en croire de nombreux statistiques présentées par les gestionnaires mêmes des écoles, le taux de réussite aux divers baccalauréats atteindrait 95%. Mieux encore : l'épanouissement se lit sur tous ces jeunes visages qui, du reste, respirent également la santé.

Ainsi étiquetées et couronnées, ces écoles se voient également largement plébiscitées. Elles recevraient chaque année trois fois plus de dossiers de candidature que de places disponibles. Pourquoi, dès lors, chercher à promouvoir davantage leur enseignement, notamment par le biais de la nouvelle association Swiss learning ? « Nous voulons maintenir le niveau d'excellence aussi élevé que possible, explique le sous-directeur de Beau Soleil, notamment en nous donnant la possibilité de choisir les meilleurs éléments. » Il ne suffirait pas, en effet, de présenter une solvabilité parentale irréprochable, mais aussi d'avoir déjà réalisé des performances scolaires voire de satisfaire à des tests d'entrée, notamment en matière de connaissance des langues d'enseignement, et de séduire les décideurs d'inscription lors de l'indispensable entretien préalable. En aucune manière, les internats suisses ne veulent revêtir l'image de maisons de redressement. De prisons dorées, éventuellement.

Élèves clients

À côté de ces collèges privés hors de prix, l'enseignement suisse s'étiole d'écoles supérieures ouvertes gratuitement, ou presque, aux étrangers. Deux caractéristiques restent cependant les mêmes : l'internationalisme et le souci d'excellence.

Ainsi, l'École cantonale d'art de Lausanne (ÉCAL), redynamisée depuis 1995 par le designer suisse Pierre Keller, accueille aujourd'hui 463 étudiants, dont 25% en provenance de l'étranger. Entièrement gérée comme une entreprise dont les élèves seraient les clients, l'école installée dans une ancienne usine maquillée de design s'est dotée, à l'aide de sponsors, d'équipements à faire pâlir d'envie les institutions spécialisées : un studio cinématogra-

phique de la taille des installations utilisées en télévision, 24 salles de montage, un atelier d'imprimerie, un hall d'exposition, une impressionnante *matériaubrique*, des locaux destinés à l'enseignement de la sculpture, du design industriel, de l'art graphique, de larges espaces de détente ouverts à toute décoration imaginative etc. En guise de professeurs, des personnalités hautement reconnues mondialement, en résidence à l'école ou de passage pour des cycles de conférence ou des sessions de travail.

Sélectionnés sur base de leurs performances scolaires et de leur motivation, les étudiants s'engagent dans la poursuite d'études de bachelier en arts visuels, en communication visuelle, en design industriel ou en cinéma, suivies, depuis tout récemment, par des *masters* en design, en art d'ensemble, ou en design de luxe, en échange d'un minerval annuel de 1.000 euros. La réponse du monde extérieur ne s'est pas fait attendre : les prix remportés par les élèves aux divers concours internationaux se multiplient, au même titre que les contrats accordés par de grands groupes commerciaux pour des travaux divers.

Etudes multilingues

Le même souci d'excellence (et les mêmes conditions financières) façonne, dans un autre genre, l'université de Fribourg, où quelque 18% des étudiants proviennent de l'étranger. Pas de modernité architecturale remarquable : l'*alma mater* a conservé ses escaliers de marbre et sa prestance glacée. Moins encore de facultés sortant de l'ordinaire : chaire de théologie et de droit avant toute chose, l'établissement organise maintenant des études en économie, et vient de commencer un cycle d'études médicales qui ne proposera le *master* que lorsque les travaux du bâtiment clinique s'achèveront, en 2012. La spécificité du lieu tient en son expertise du bilinguisme des études, dans cette ville francophone où la majorité des étudiants s'avèrent germanophones. Toutes les études peuvent, en effet, se suivre en français ou en allemand, voire dans les deux langues combinées, auxquelles s'ajoute l'anglais, la langue d'enseignement de plusieurs matières économiques. La Commission du bilinguisme de l'université s'est donné pour mission de garantir le respect et le niveau d'excellence de chaque langue utilisée dans les murs de l'université, avec une qualité telle que les instances confédérales font appel à elle pour toutes les matières linguistiques du pays. Que le recteur (ainsi que l'architecte et plusieurs professeurs) soit belge en apparaîtrait presque comme un clin d'œil de connivence. ■